

**LAURENT BINET**  
**LA SEPTIEME FONCTION DE LANGAGE**

PREMIÈRE PARTIE

Paris

\*

La vie n'est pas un roman. C'est du moins ce que vous voudriez croire. Roland Barthes remonte la rue de Bièvre. Le plus grand critique littéraire du XXe siècle a toutes les raisons d'être angoissé au dernier degré. Sa mère est morte, avec qui il entretenait des rapports très proustiens. Et son cours au Collège de France, intitulé « La préparation du roman », s'est soldé par un échec qu'il peut difficilement se dissimuler : toute l'année, il aura parlé ses étudiants de haïkus japonais, de photographie, de signifiants et de signifiés, de divertissements pascaliens, de garçons de café, de robes de chambre ou de places dans l'amphi – de tout sauf du roman. Et ça va faire trois ans que ça dure. Il sait forcément que le cours lui-même n'est qu'une manœuvre dilatoire pour repousser le moment de commencer une œuvre vraiment littéraire, c'est-à-dire qui rende justice à l'écrivain hypersensible qui sommeille en lui et qui, de l'avis de tous, a commencé à bourgeonner dans ses *Fragments d'un discours amoureux*, déjà la bible des moins de vingt-cinq ans. De Sainte-Beuve à Proust, il est temps de muer et de prendre la place qui lui revient au panthéon des écrivains. Maman est morte : depuis *Le Degré zéro de l'écriture*, la boucle est bouclée. L'heure est venue.

La politique, ouais, ouais, on verra ça. On ne peut pas dire qu'il soit très maoïste depuis son voyage en Chine. En même temps, ce n'est pas ce qu'on attend de lui.

Chateaubriand, La Rochefoucauld, Brecht, Racine, Robbe-Grillet, Michelet, Maman. L'amour d'un garçon. Je me demande s'il y avait déjà des « Vieux Campeur » partout dans le quartier. Dans un quart d'heure, il sera mort.

Je suis sûr que la bouffe était bonne, rue des Blancs-Manteaux. J'imagine qu'on mange bien chez ces gens-là. Dans *Mythologies*, Roland Barthes décode les mythes contemporains érigés par la bourgeoisie à sa propre gloire et c'est avec ce livre qu'il est devenu vraiment célèbre ; en somme, d'une certaine manière, la bourgeoisie aura fait sa fortune. Mais c'était la petite bourgeoisie. Le grand bourgeois qui se met au service du peuple est un cas très particulier qui mérite analyse ; il faudra faire un article. Ce soir ? Pourquoi pas tout de suite ? Mais non, il doit d'abord trier ses diapos.

Roland Barthes presse le pas sans rien percevoir de son environnement extérieur, lui qui est pourtant un observateur-né, lui dont le métier consiste à observer et analyser, lui qui a passé sa vie entière à traquer tous les signes. Il ne voit véritablement ni les arbres ni les trottoirs ni les vitrines ni les voitures du boulevard Saint-Germain qu'il connaît par cœur. Il n'est plus au Japon. Il ne sent pas la morsure du froid. À peine entend-il les bruits de la rue. C'est un peu comme l'allégorie de la caverne à l'envers : le monde des idées dans lequel il s'est enfermé obscurcit sa perception du monde sensible. Autour de lui, il ne voit que des ombres.

Les raisons que je viens d'évoquer pour expliquer l'attitude soucieuse de Roland Barthes sont toutes attestées par l'Histoire, mais j'ai envie de vous raconter ce qui est vraiment arrivé. Ce jour-là, s'il a la tête ailleurs, ce n'est pas seulement à cause de sa mère morte ni de son incapacité à écrire un roman ni même de la désaffection croissante et, juge-t-il, irrémédiable,

des garçons. Je ne dis pas qu'il n'y pense pas, je n'ai aucun doute sur la qualité de ses névroses obsessionnelles. Mais aujourd'hui, il y a autre chose. Au regard absent de l'homme plongé dans ses pensées, le passant attentif saurait reconnaître cet état que Barthes croyait ne plus jamais éprouver : l'excitation. Il n'y a pas que sa mère ni les garçons ni son roman fantôme. Il y a la *libido sciendi*, la soif de savoir, et avec elle, réactivée, l'orgueilleuse perspective de révolutionner la connaissance humaine et, peut-être, de changer le monde. Barthes se sent-il comme Einstein en train de penser à sa théorie lorsqu'il traverse la rue des Écoles ? Ce qui est certain, c'est qu'il n'est pas très attentif. Il lui reste quelques dizaines de mètres pour arriver à son bureau quand il se fait percuter par une camionnette. Son corps produit le son mat, caractéristique, horrible, de la chair qui heurte la tôle, et va rouler sur la chaussée comme une poupée de chiffon. Les passants sursautent. En cet après-midi du 25 février 1980, ils ne peuvent pas savoir ce qui vient de se produire sous leurs yeux, et pour cause, puisque jusqu'à aujourd'hui, le monde l'ignore encore.

\*

En fait, il n'est pas mort un quart d'heure après. Roland Barthes gît dans le caniveau, inerte, mais un sifflement rauque s'échappe de son corps et tandis que son esprit s'enfonce dans l'inconscience, probablement traversé de haïkus tourbillonnants, d'alexandrins raciniens et d'aphorismes pascaliens, il entend – c'est peut être la dernière chose qu'il entendra, se dit-il (se dit-il, sûrement) – les cris d'un homme affolé : « Il s'est jeté sous mes roues ! Il s'est jeté sous mes roues ! » D'où vient cet accent ? Autour de lui, les passants, remis de leur stupeur, se sont attroupés et, penchés sur son futur cadavre, discutent, analysent, évaluent :

« Il faut appeler les secours !

— Pas la peine, il a son compte.

— Il s'est jeté sous mes roues, vous êtes témoins !

— Il a l'air salement amoché.

— Le pauvre homme...

— Il faut trouver une cabine téléphonique. Qui a des pièces ?

— Je n'ai même pas eu le temps de frapper !

— Ne le touchez pas, il faut attendre les secours.

— Écartez-vous ! Je suis médecin.

— Ne le retournez pas !

— Je suis médecin. Il vit encore.

— Il faut prévenir sa famille.

— Le pauvre homme...

— Je le connais !

— C'est un suicide ?

— Il faudrait connaître son groupe sanguin.

— C'est un client. Tous les matins, il vient chez moi boire un canon.

— Il ne viendra plus...

— Il est ivre ?

— Il sent l'alcool.

— Un petit blanc au comptoir, tous les matins, depuis des années.

— Ça nous dit pas son groupe sanguin...

— Il a traversé sans regarder !

- Le conducteur doit rester maître de son véhicule en toute circonstance, c'est la loi, ici.
- Ça ira, mon vieux, si vous avez une bonne assurance.
- Mais ça va lui faire un gros malus.
- Ne le touchez pas !
- Je suis médecin !
- Moi aussi.
- Occupez-vous de lui, alors. Je vais chercher les secours.
- Je dois livrrer ma marrchandise... »

La majorité des langues dans le monde emploient le *r* apico-alvéolaire, qu'on appelle *r* roulé, à l'inverse du français qui a adopté le *R* dorso-vélaire depuis environ trois cents ans. Ni l'allemand ni l'anglais ne roulent les *r*. Ce n'est pas de l'italien ni de l'espagnol. Du portugais peut-être ? C'est un peu guttural en effet, mais le phrasé de l'homme n'est pas assez nasal ni assez chantant, en fait, il est même assez monocorde, au point qu'on y distingue mal les inflexions de la panique.

On dirait du russe.